Austerlitz 2 décembre 1805

Annie Crépin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/6752>

DOI : 10.4000/ahrf.6752

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 269-271

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Annie Crépin, « Austerlitz 2 décembre 1805 », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 344 | avril-juin 2006, mis en ligne le 02 juillet 2008, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/6752> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.6752>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Austerlitz 2 décembre 1805

Annie Crépin

RÉFÉRENCE

Jacques GARNIER, *Austerlitz 2 décembre 1805*, Paris, Fayard, 2005, 458 p., ISBN 2-213-62729-0, 26 €.

- 1 Une controverse a éclaté au moment du bicentenaire de la bataille d'Austerlitz : fallait-il la commémorer ? On sait que les pouvoirs publics optèrent finalement pour la négative. Heureusement les historiens ont poursuivi leur œuvre et ce fut l'occasion pour certains d'entre eux – on le verra encore dans le compte rendu suivant – de publier des ouvrages sur une bataille qui, paradoxalement, n'avait donné lieu jusqu'ici qu'à peu d'études, car Napoléon avait eu soin d'en livrer une version officielle dont les historiens eux-mêmes eurent du mal à s'affranchir comme J. Garnier le fait remarquer avec lucidité.
- 2 C'est donc un coup d'œil neuf que l'auteur, spécialiste des batailles napoléoniennes et de la publication des sources relatives à cette époque, nous propose dans cet ouvrage précédé d'un propos liminaire de J. Tulard. À travers une histoire bataille des plus classiques, il fait une brillante démonstration de ce que l'art de la guerre est *cosa mentale*, pour paraphraser L. de Vinci, et que le sort de la bataille se décide dans l'esprit des stratèges et dans les cœurs des soldats avant de se jouer sur le terrain. La victoire d'Austerlitz n'est pas due à l'excellence de plans préétablis – ce fut même la grave erreur des coalisés que de s'en tenir rigide à leurs décisions – mais à l'inventivité et à l'esprit de création qui permirent à l'empereur de s'adapter en permanence et d'avoir « plusieurs fers au feu ». C'est en cela que réside son génie, non à la prescience infailible qu'il s'attribua après coup et qui explique qu'il voulut contrôler les récits de la bataille, voire que les maréchaux s'évertuèrent à modeler leur rapport sur la version officielle comme J. Garnier le démontre dans un chapitre liminaire, « Légende et histoire », où il se livre à une très utile critique des sources.

- 3 L'ouvrage s'ouvre sur une introduction insolite intitulée : « La défaite du 2 décembre 1805 » ; morceau d'histoire fiction où l'auteur imagine l'évolution de la situation telle que les positions de l'armée française la laissent pressentir aux Autrichiens et aux Russes. La défaite de la Grande Armée est en passe de se réaliser. Mais J. Garnier arrête son développement juste au point où un retournement démontre que rien ne se passe comme un observateur aux vues classiques aurait pu le prévoir.
- 4 Le livre est ensuite ordonné en trente chapitres dont les onze premiers remettent en perspective la bataille, d'une part, dans le contexte politico-diplomatique en général, d'autre part, dans la campagne de 1805 en particulier. La plupart de ces chapitres sont utilement accompagnés d'un encadré chronologique et de cartes pour ceux qui traitent de la campagne de 1805. Déjà l'auteur montre la souplesse d'esprit de Napoléon. Le plan d'invasion de l'Angleterre restait valable même lorsque la Grande Armée fut mise en route vers le Rhin. Il démolit au passage la légende de la fameuse *Dictée à Daru* selon laquelle, le jour même où l'armée quittait les camps de la Manche, l'empereur aurait élaboré le plan complet et détaillé de la campagne, comme si l'idée de contourner l'armée autrichienne à Ulm avait jailli « toute armée » de son cerveau dès ce moment. Au contraire, J. Garnier démontre qu'au cours de la phase de la campagne qui précède Ulm, lorsque sept corps d'armée – nouvelle organisation des forces – comparables à sept torrents, avancent en Allemagne, on peut déjà voir se dessiner la « manière de Napoléon » (p. 70). Jamais de plan rigide, des modifications immédiatement apportées pour coller à tous les sens du terme, à la réalité du terrain. C'est dans cette souplesse d'esprit et non dans l'infailibilité de ses prévisions que réside sa supériorité. Dans une occasion ultérieure, l'historien le prouve à nouveau quand le 15 novembre, après Ulm, l'empereur donne l'ordre aux ingénieurs géographes d'effectuer des reconnaissances de la vallée du Danube et de ses affluents en leur prescrivant de distinguer « le chemin qu'on a suivi, celui qu'on aurait pu suivre, celui qui aurait été le meilleur ».
- 5 En face de lui, les Autrichiens étaient incapables d'une telle agilité d'esprit, comme le manifeste « l'immobilisme » de Mack incapable de prendre des décisions et de s'arrêter à des choix clairs. Il se laisse encercler dans Ulm et il capitule le 20 octobre. En quelques semaines, les Autrichiens ont perdu 50 000 hommes et l'armée de Mack n'existe plus.
- 6 On aurait souhaité cependant, même s'il y a quelques notations passionnantes sur les conditions de vie et de marche des soldats français et certains passages saisissants, notamment la découverte par de jeunes soldats français des Autrichiens morts de faim et de soif à Elchingen, que cette campagne soit davantage mise en perspective dans les guerres de la Révolution et de l'Empire et d'une façon plus générale dans l'art de la guerre qui est résulté de ces guerres nouvelles. Cela n'enlève rien au demeurant à la singularité d'Austerlitz. De même, un rappel du système conscriptionnel eût été utile. J. Garnier dit ensuite combien le moral du soldat est un paramètre essentiel dont Napoléon savait admirablement tenir compte. Ce moral n'est-il pas lié à un ensemble de conditions dont la constitution d'une armée, nouvelle par son état d'esprit et ses motivations, n'est pas la moindre ?
- 7 Les huit chapitres suivants sont consacrés aux préparatifs faits à partir du 20 novembre quand, à Brunn, Napoléon n'est plus très éloigné des Russes de Koutouzov qu'il a poursuivis et qui se trouvent à Olmütz. Dès le 20 novembre, un corps de Soult est envoyé en reconnaissance à Austerlitz. Soult est loin d'être convaincu que la région d'Austerlitz soit très favorable à une bataille décisive. L'empereur est dans une situation incertaine, il « contrôle » une zone d'opérations de 550 km sur 350. Aucun

chef militaire n'est allé aussi loin dans l'étendue de l'échiquier stratégique, l'armée française est disséminée face aux Russes qui se renforcent d'Autrichiens. Et pourtant... « Toute la palette des éléments de la manière napoléonienne est déclinée devant nous » (p. 342). Les coalisés auraient dû prendre plus tôt l'offensive ou plus exactement choisir entre attaquer sans attendre d'avoir tous leurs renforts ou attendre cette deuxième éventualité. Une fois de plus, aucun choix décisif n'est arrêté. Les forces austro-russes marcheront trop tard ou trop tôt. Une grande part de responsabilité revient au tsar mal conseillé. Mais J. Garnier souligne une fois de plus la supériorité psychologique (et même la capacité d'intoxication psychologique) encore plus que le coup d'œil stratégique de Napoléon. Il lit les mouvements de ses adversaires à livre ouvert, leur fait croire qu'il est faible sans pour autant décourager ses troupes. C'est lui qui domine la situation. « Non, il n'a pas prévu tous les mouvements du futur affrontement mais il a toujours envisagé toutes les éventualités possibles, faisant tout pour favoriser, amener celle qui avait sa préférence » (p. 343). Préférence qu'il est capable de modifier presque instantanément. Le mécanisme du piège consistant à laisser penser aux coalisés qu'ils prennent l'initiative pour mieux contre-attaquer.

- 8 Les quatre ultimes chapitres sont consacrés à la bataille elle-même. On sait que Napoléon met en lumière la faiblesse de la droite de son armée pour inciter les Alliés à l'attaquer et, ce faisant, à abandonner leur position du plateau de Pratzen dont les Français vont s'emparer. Une fois encore le génie stratégique de Napoléon se révèle dans les changements qu'il effectue et qui ne sont pas la marque de l'hésitation comme chez les Austro-Russes. Préparant la défensive, le 1er décembre il passe en quelques heures à la préparation de l'offensive et adoptera finalement une solution intermédiaire. Les Alliés suivent un bon plan (quasiment napoléonien, dit l'auteur p. 263) mais rigidement, mal commandés en outre par Weirother. Toutefois la responsabilité de la défaite incombe bien plus au fonctionnement déplorable de la chaîne de commandement qu'à sa personnalité. Ces quatre chapitres accompagnés d'encadrés chronologiques heure par heure sont à la fois remarquables par leur combinaison d'analyse et de synthèse puisqu'ils permettent de suivre les combats particuliers à l'intérieur du combat. Même s'il s'agit d'un récit de bataille des plus classiques, on est loin de la simple narration et toute sa part est faite à la psychologie des acteurs. En même temps, on sait gré à l'auteur d'éviter les facilités épiques auxquelles Austerlitz peut donner lieu. De même qu'il a montré que les illuminations de la nuit précédant la bataille n'eurent pas le retentissement qu'on leur prêta ensuite, il montre que le choc des deux gardes impériales, française et russe, est plus complexe et moins décisif qu'on ne l'a dit et enfin que la noyade des soldats russes dans les étangs n'eut pas le caractère dantesque que le *Bulletin de la Grande Armée* lui donne, ne serait-ce que par le nombre réduit des victimes. La conclusion est un véritable morceau de bravoure.
- 9 Le livre s'achève sur des annexes fort utiles, en particulier une discussion par l'auteur de l'ampleur du rôle de Soult et le récapitulatif des morts français de la bataille par B. Quintin, un des auteurs du *Dictionnaire des colonels de Napoléon*.